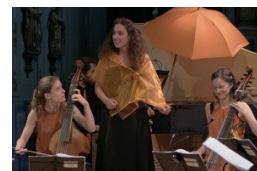


LES TIMBRES : THE WAY TO PARADISE, AUTUMN (17mn – Festival Musique & Mémoire, juillet 2016)

LES TIMBRES JOUENT L'AUTOMNE : THE WAY TO PARADISE, THE AUTOMN (Festival Musique & Mémoire, juillet 2016). Quoi de plus enchanteur et énnivrant qu'égrener les saisons de l'année



en musique et poésie ? L'ensemble sur instruments anciens LES TIMBRES crée un nouveau spectacle (première mondiale en juillet 2016) où l'ivresse des sens le dispute à l'évocation nostalgique, l'effusion tendre et amoureuse, l'oubli alcoolisé. C'est aussi un exceptionnel concert pour consorts de cordes et soprano diseuse, évocatrice, mystérieuse... Les Timbres jouent la langueur et le raffinement poétique des compositeurs anglais du XVII^e (songs et instrumentaux de **William White, John Ward, Thomas Ravenscroft, Robert Johnson...**). Voici pour fêter l'automne 2017, **THE AUTOMN** du spectacle **THE WAY TO PARADISE**, cycle des 4 saisons revisité par le collectif sur instruments baroque – captation intégrale réalisée par le studio CLASSIQUENEWS.TV – juillet 2016 – Réalisation : Philippe-Alexandre PHAM © 2017

Note d'intention (Les Timbres) :

« Nous jouions, comme Musique Sérieuse, des Fantaisies à 3, 4, 5 et 6 Parties avec l'Orgue ; Entrecoupées, de ci de là, de quelques Pavanes, Allemandes, d'Airs Solennels, Doux et Délicieux ; tout cela racontait, pour ainsi dire, des Histoires Pathétiques, des Discours pleins de Rhétorique et

Sublimes ; des Discussions Subtiles et Profondes, tellement Adaptées et en Accord avec les Facultés Intérieures, Secrètes et Intellectuelles de l'Ame et de l'Esprit, que pour les évoquer en Les louant à leur juste Valeur il n'y a pas de Mots assez Forts dans le Langage... »

*C'est ainsi qu'est décrite la musique pratiquée du temps de sa jeunesse par **Thomas Mace (Musick's Monument, 1676)**.*

Les Consort Songs & Music sont souvent considérés comme l'expression la plus caractéristique du langage musical anglais à la fin de la Renaissance. Ils se développèrent notamment pendant les règnes d'Elisabeth I (1558-1603) et de Jacques Ier (1603-1625).

Ce programme propose d'en parcourir le fil... jusqu'au paradis ! Les thèmes abordés sont cependant souvent méditatifs, voire mélancoliques. Mais cette mélancolie est sublimée par la beauté de la composition, et au fil de la musique, on en vient à aimer être mélancolique.

La grande souplesse d'instrumentation permet une variété de couleurs et de timbres infinie. En effet, William Byrd (1539/40-1723) explique qu'il a mis des paroles sous toutes les parties mains qu'à l'origine ces chansons étaient « faites pour que des Instruments en expriment l'harmonie, et qu'une voix en énonce le texte » (Psalmes, Sonnets and Songs of Sadness and Pietie, 1588).

Cette pratique permet de renforcer le sens de la musique par le poids des mots... et le contraire.

Nous avons décidé dans ce programme de soulever la question existentielle suivante : qu'est-ce qu'est notre vie ?

Et nous avons choisi d'y répondre par le cycle des saisons : du temps de la naissance avec le printemps, jusqu'à la vieillesse et la mort avec l'hiver, en passant par la jeunesse de l'été et l'âge mûr de l'automne la boucle répétitive nous ramènera toujours aux mêmes saisons de la vie



Aux couleurs de l'automne, extatique, bachique et onirique,
Les Timbres célèbrent les vertiges langoureux, les regrets
suspendus des compositeurs baroques anglais du XVIII^e
(illustration : © studio classiquenews.tv)

Distribution

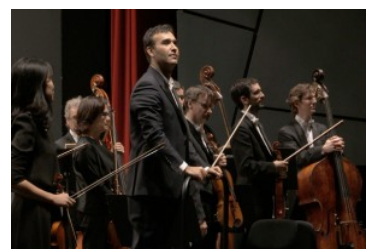
Julia Kirchner, soprano
Yoko Kawakubo et Maite Larburu, violons
Myriam Rignol, Mathilde Vialle, Etienne Floutier et Pau Marcos
Vicens, violes de gambe
Julien Wolfs, orgue et clavecin

L'HIVER VIENT / WINTER's coming... et le 21 décembre 2017, la
suite de notre feuilleton vidéo avec Les TIMBRES : mise en

ligne du volet suivant du spectacle THE WAY TO PARADISE :
WINTER par Les Timbres... à venir sur classiquenews.com

REPORTAGE : Bruno Procopio et l'Orchestre National des Pays de la Loire (mars 2017, version anglais)

REPORTAGE : Bruno Procopio et l'Orchestre National des Pays de la Loire – “ Maestro transatlantique ” : dans un portrait vidéo exclusif où les équipes de CLASSIQUENEWS le suivait de Paris à Rio, entre France et Brésil, ses deux pays de cœur, le jeune maestro **BRUNO PROCOPIO** ne cesse de défendre aujourd'hui l'interprétation des oeuvres symphoniques françaises, des Lumières au Romantisme selon l'esthétique historiquement informée ; sa connaissance des traités, sa pratique du clavecin dans les œuvres remontant au baroque, favorisent une approche d'une rare acuité expressive. En particulier auprès des orchestres sur instruments modernes : tenue d'archet spécifique, interprétation des ornements (souvent non indiqués sur les partitions), accents forts ou points d'appui... sont autant d'éléments d'une compréhension nouvelle qui enrichit considérablement la pratique comme la culture des instrumentistes en orchestre. Pour preuve, cette expérience formatrice avec **l'Orchestre National des Pays de la Loire**, avec lequel Bruno Procopio, en une tournée de 7 dates en mars 2017 (7-13 mars 2017 en Pays de la Loire), dirigeait un programme entre Lumières et Romantisme, c'est à dire plusieurs pages emblématiques de l'évolution du goût parisien,



de **Rameau** (Suite de Acanthe et Céphise, Chaconne de Castor et Pollux) et **Mozart** (Ballets Les Petits Riens, Concerto pour flûte et harpe), au fiévreux **GOSSEC** (Symphonie à 17 parties).
Reportage vidéo © classiquenews.tv – Réalisation : Philippe-Alexandre PHAM 2017 – **version ANGLAISE**

REPORTAGE : Laurent Wauquiez et l'Orchestre d'Auvergne. Le classique pour tous (Mozart, Rameau, CPE Bach... Bruno Procopio)

REPORTAGE : Laurent Wauquiez et l'Orchestre d'Auvergne. Le classique pour tous (Mozart, Rameau, CPE Bach... Bruno Procopio, direction). Le 31 mars 2017 au Théâtre du Puy en Velay, l'Orchestre d'Auvergne invite le chef BRUNO



PROCOPIO dans un programme CPE Bach, Rameau, Mozart et surtout Antoine d'Auvergne. Faire rayonner la spécificité culturelle de la région AUVERGNE-RHÔNE-ALPES sur le territoire et dans le monde, voilà la mission défendue par l'Orchestre de cordes seules, porté, soutenu par Laurent Wauquiez, président de la Région AUVERGNE-RHÔNE-ALPES. En jouant Antoine Dauvergne, compositeur génial dans le sillon tracé par Rameau, au Puy en Velay, au cœur de l'Auvergne, par l'Orchestre d'Auvergne,... le symbole est fort. Fier d'une culture et d'une musique singulière, l'Orchestre réussit ce pari avec d'autant plus de conviction expressive que le chef invité Bruno Procopio est grand spécialiste des styles baroque, préclassique et

classique, voire préromantique où l'articulation, la tenue d'archer, la réalisation des ornements apportent une expérience complémentaire aux instrumentistes de l'Orchestre d'Auvergne qui jouent sur instruments modernes. REPORTAGE EXCLUSIF par le studio CLASSIQUENEWS.TV – Réalisation : Philippe-Alexandre PHAM, août 2017

COMPTE RENDU, concert. Tente du GSTAAD Menuhin Festival & Academy, le 18 août 2017. Ravel, Lalo, Tchaïkovski. Sol Gabetta. GFO Gstaad Festival Orchestra. Jaap van Zweden



COMPTE RENDU, concert. Tente du GSTAAD Menuhin Festival & Academy, le 18 août 2017. Ravel, Lalo, Tchaïkovski. Sol Gabetta, violoncelle. GFO Gstaad Festival Orchestra. Jaap van Zweden, direction.

Attendu, prolongeant la formation de près de 3 semaines suivie par les 12 jeunes chefs en herbes de la Conducting Academy (académie de direction d'orchestre), le concert sous la tente de GSTAAD ce samedi 18 août était un met de choix, promesse d'un grand bain symphonique pour le public, séquence primordiale pour les jeunes maestros car ils y écoutaient concrètement la proposition de leur maître, le néerlandais Jaap van Zweden, aux commandes du formidable orchestre du Festival ; car, si la direction du chef suscite quelques

réerves, c'est bien le niveau et l'engagement des presque 100 instrumentistes sur scène (pour la 5è de Tchaïkovski) qui tenaient le haut de l'affiche d'une soirée mémorable.

Peu de festivals en Europe peuvent compter sur les qualités d'un orchestre maison : le GFO, GSTAAD FESTIVAL ORCHESTRA, a le brio des grandes phalanges plus réputées, mais doué d'une énergie et d'une volonté qui se révèlent exemplaires... quand tant d'orchestres constitués tournent en rond dans une routine souvent ennuyeuse et stérile. Ici le sens du travail, de la discipline, de l'assiduité et de la persévérance atteignent leur objectif : la réactivité est sidérante et l'orchestre réagit immédiatement avec une fureur stimulante aux indications du maestro (comme ce fut le cas aussi des 3 semaines de travail avec les 12 jeunes chefs apprentis de la Conducting Academy – Académie de direction d'orchestre à GSTAAD).

De surcroît, l'ampleur de la tente à Gstaad laissait prévoir des fortissimos permanents et une difficulté naturelle à respecter les nuances et les pianis les plus subtils. Rien de tel ce soir, car l'orchestre comme porté par plusieurs semaines d'un travail acharné, avec le chef Zweden, avec les 12 jeunes chefs en apprentissage, s'impose par sa finesse d'intonation, ses unissons souples et onctueux, révélant une motricité irrésistible qui résout toutes les indications dynamiques, avec un naturel confondant.

Dès Pavane pour une infante défunte de Ravel, on s'étonne de l'équilibre sonore entre les pupitres, une attention ciselée à la parure instrumentale, son éclat irisé dans la nuance, dessiné, comme caressé par un Ravel pudique et recueilli ; l'intelligence expressive et même poétique de chaque musicien rayonne. Alors surgit, en une soie orchestrale des mieux calibrées, le mystère ravélien, qui est à la fois enchantement et renoncement. D'emblée, la première oeuvre inscrite au programme est une réussite absolue.



Les choses se gâtent nettement dans **le Concerto de Lalo**, conçu entre sa Symphonie espagnole et la Rhapsodie norvégienne... : faute en incombe au chef qui ne mesurant pas assez la formidable versatilité et flexibilité d'un orchestre félin, surenchérit cependant dans la dureté la plus brutale, décontençant l'auditeur par une fureur sévère et sèche quand la partition très parisienne et éclectique de Lalo, brille plutôt par une élégance idéalement française, pleine de panache et de facétie contrastée (surtout sur le plan rythmique). Visiblement Zweden ne comprend pas la subtilité française romantique, ce qui n'est pas le cas de la magicienne à ses côtés, aussi nuancée que mystérieuse et même énigmatique, la violoncelliste **Sol Gabetta** que sa réputation de sirène onirique ne trahit pas ce soir : quelle souplesse et quel art de la nuance, à la fois enjouée, légère, ... funambule, grave aussi (langueur sidérante et rêveuse du second mouvement, un Intermezzo noté andantino). La carrure diablement rythmique, les changements incessants d'épisodes expressifs, en particuliers des deux derniers mouvements

emportent l'adhésion par une sensibilité ardente qui ne s'autorise aucun effet racoleur. On se souvient d'un concert à Venise où c'était le canadien Jean-Guihen Queyras qui savait transfigurer une partition taillée pour les plus grands interprètes : ce soir, même virtuosité intérieure, formidablement inspirée. A l'inverse, la fougue démonstrative du chef surprend, concevant le Concerto de Lalo de 1876, pourtant d'une finesse inédite, telle une arène de boxeurs, survolant la séquence avec une autorité débordante qui nous a semblé, malgré sa précision, souvent outrée et rien que démonstrative.

L'Orchestre du Festival (GF0), vrai héros de la soirée à Gstaad



Pièce maîtresse de la soirée, **la saisissante 5ème Symphonie de Tchaïkovski**, oeuvre du destin, conçue à partir de mars 1888, puis créée par l'auteur en novembre suivant-, d'une profondeur autobiographique : un sommet de l'art orchestral qui débouche

directement sur la sublimation fantastique et spirituelle de la 6^e (laquelle traverse le miroir, offrant une saisissante conscience de la mort). Voici donc une oeuvre qui contient toute l'ambiguïté de Piotr Illyitch à son plus haut degré de conception. Théâtre tragique où s'exprime puissant et inéluctable le chant du *fatum* (dont le thème en un déploiement cyclique traverse les 4 mouvements), et aussi source d'un émerveillement salvateur (l'admirable Valse de son allegro, III, faux épisode d'insouciance, mais véritable affirmation d'une espérance secrète). Il faut toute l'intelligence des plus grands pour comprendre le noeud de cette ambivalence, en particulier dans le dernier mouvement où la marche devient choral, non sans balancer entre doute et ferveur. L'interrogation voire l'angoisse sont au coeur de la forge symphonique léguée par Tchaïkovski dont on sait les tiraillements intimes.

On ne mettra pas en doute **la formidable énergie du chef Zweden**, sa capacité fédératrice, la précision quasi horlogère de sa direction dont l'entrain et la fièvre culminent évidemment dans le flux contradictoire du dernier mouvement : l'intensité et l'ardeur communicatives font effectivement basculer le thème cyclique en un formidable choral où pointe de plus en plus rayonnante, la victorieuse foi qui force un destin d'abord hostile. Malgré l'exceptionnelle expressivité, et l'acuité motrice de la direction, on regrette cependant que dans l'intention, malgré la mécanique de précision et d'accentuation qui s'appuie sur une étonnante préparation, le geste ne tranche pas vraiment entre l'accomplissement de la tragédie intime ... et l'affirmation d'une espérance à tout craindre. Hors du combat spirituel, Zweden opte toujours pour une volonté démonstrative d'un poli viscéralement / essentiellement ... hédoniste. Belle indiscutablement, la sonorité rayonne ; l'intensité culmine ; les contrastes claquent et rugissent. Mais quel est le sens de cette explosion suractive, instrumentalement très élaborée ? Certes les forces qui s'affrontent sont bien présentes (en une transe magistralement calibrée) mais ce sont les défis que se lance

le maestro à lui-même qui priment sur la partition plutôt que la résolution de ses contradictions pourtant passionnantes (conflit et angoisse viscérale du compositeur). Sa réussite est technique ... puis musicale.

Le vrai héros du soir demeure pour nous l'exceptionnel feu de l'orchestre du Festival, un collectif doté d'une fusion expressive souvent capable du meilleur. Les spectateurs qui attendaient ce concert comme un événement, n'auront pas été déçus : outre les réserves que nous émettons à l'endroit du chef néerlandais, réserves qui n'effacent en rien son étonnant charisme impétueux, le Concerto de Lalo puis la symphonie de Tchaïkovski ont atteint des sommets d'électrification et de magnificence orchestrale. C'est bien sous la tente à GSTAAD, l'été, que se déroulent les grands instants de communion artistique. A défaut d'avoir pleinement mesuré l'inquiétude profonde, spirituelle du dernier Piotr Illyitch, l'étonnante versatilité expressive du GFO, – Gstaad Festival Orchestra, nous a totalement séduit. C'est bien tout le mérite du Festival Menuhin et de son actuel directeur artistique **Christoph Müller** que d'avoir su rassembler et conduit jusqu'à l'excellence un tel collectif de musiciens, réunis le temps d'un été en Suisse, dans l'Oberland bernois. L'aventure orchestrale devrait aussi se poursuivre, précisément par une tournée jusqu'à Hambourg (Philharmonie de l'Elbe) : Le GFO n'est-il pas le meilleur ambassadeur de cette excellence à GSTAAD chaque été ? A suivre.

COMPTE RENDU, concert. Tente du GSTAAD Menuhin Festival & Academy, le 18 août 2017. Ravel, Lalo, Tchaïkovski. Sol Gabetta, violoncelle. GFO Gstaad Festival Orchestra. Jaap van Zweden, direction.

COMPTE RENDU, festivals 2017. GSTAAD Menuhin Festival & Academy : concerts des 14, 15, 16, 18 août 2017

COMPTE RENDU, festivals 2017.
GSTAAD Menuhin Festival &
Academy : concerts des 14, 15,
16, 18 août 2017. GSTAAD, UN
EDEN MUSICAL ESTIVAL... Dans le
sillon tracé par la légende
Yehudi Menuhin qui l'a créé il y



a 61 ans,- 2016 avait marqué le jubilé du festival suisse dans le Saanenland, le festival estival de Gstaad (précisément selon la nomenclature officielle : « GSTAAD MENUHIN Festival & Academy ») poursuit la double vocation première du cycle de concerts : partage et pédagogie. Le public vient y goûter les meilleurs interprètes dans une palette élargie de formes musicales (musique de chambre, récitals intimistes, concerts symphoniques, opéra en version de concert.)... Les jeunes musiciens viennent y perfectionner leur métier le temps des 5 académies dont la plus impressionnante demeure celle dédiée à la direction d'orchestre, cette année pilotée par le chef néerlandais **Jaap von Zweden**. Un tempérament énergique volontiers démonstratif, soucieux de conduire jusqu'à leurs

limites ultimes, les 12 jeunes chefs en lice, candidats au prix Neeme Jarvi qui promet à l'heureux élu des engagements concrets avec les orchestres partenaires (Bern, Bâle...).



INTIMISME PRÉSERVÉ DANS LE SAANENLAND... Mais Gstaad doit son charme irrésistible aux concerts intimistes dans les chapelles et églises du territoire (Saanenland : Saanen étant la ville noyau où Yehudi Menuhin dès 1957 donnait ses premiers concerts), dont l'austérité et la rusticité protestante

assurent des conditions acoustiques idéales, en partie grâce au volume bien dimensionné de leur nef central et unique, coiffée souvent d'une voûte en bois, idéal écrin pour les concerts de musique de chambre et les récitals.

C'est le cas des premiers concerts auxquels nous avons assisté à partir du 14 août et jusqu'au 19 août 2017. Point d'orgue de cette semaine, le concert du soir du 19 indique une autre dimension pour le festival suisse, celle des grands rendez vous symphoniques (et lyriques). En effet le concert du 19 août reste celui attendu, sous la tente cathédrale de Gstaad où maestro Zweden dirige Sol Gabetta dans le Concerto de Lalo, avant d'aborder avec le même orchestre du festival (GFO Gstaad Festival orchestra, soit près de 100 musiciens), la 5ème de Tchaïkovski dont le maestro faisait dès les répétitions, une grande machine Philharmonique au souffle éloquent et électrique, confinant à une série d'éruptions orchestrales d'une véhémence spectaculaire. Lire notre compte rendu complet

à partir du 22 août 2017.

Le 14 août 2017, place à l'intimité chambriste d'un programme qui met surtout en avant le violon ardent, juvénile de **Christel Lee**, nommée "Menuhin heritage artiste" (Ysaye subtilement tendu et expressif).

Puis le 15 août, c'est **Maxim Vengorov** qui fête les 30 ans de l'Académie Menuhin, - international Menuhin music academy / IMMA (académie qu'il dirige à présent), dans un programme copieux (Mozart, Prokofiev, Brahms, Bartok) : entouré par les jeunes instrumentistes académiciens, le musicien russe (né à Novossibirsk), revenu au violon récemment, confirme bien qu'il est avec le très rare à présent Vadim Repin, le plus bon son violonistique du moment, ... saisissant de pureté lumineuse, en une sonorité brillante mais habitée, d'une intelligence sobre, d'une franchise expressive sans effet ni boursoufflure qui illumine et porte tout le Concerto de Mozart. De surcroît l'église de Saanen est celle où tout a commencé quand en 1957, Menuhin lui-même tombait sous le charme du village qui allait devenir l'épicentre de la vie musicale estivale suisse. L'aventure a commencé il y a plus de 60 ans et poursuit son extraordinaire périple.



Le niveau des cordes de l'Académie Menuhin est représenté ce soir aussi par les musiciens du Sextuor de Brahms dont l'écheveau contrapuntique aux harmonies parfois âpres et mordantes (spécificités de la vie intérieure et mystérieuse de Brahms) s'éclaircit à mesure que le flux musical se développe et s'accomplit. L'expérience collective semble être totalement comprise et assimilée. Les musiciens incarnent magnifiquement ce qui importait tant pour leur fondateur Menuhin :

dépassement, écoute, partage.



Le 16 août au soir, dans une autre église du Saanenland (**Zweisimmen**), focus sur le nouveau projet Stradivarius d'un petit groupe de cordes du **Berliner Philharmoniker**, soit 6 solistes jouant sur des joyaux instrumentaux (prêtés par une fondation), dont les qualités instrumentales sont rendus harmonieusement proches grâce aux secrets de fabrication Stradivarius dont découlent les 6 instruments, vedettes de la soirée. La littérature musicale pour sextuor est riche; ce soir le choix se porte sur Brahms et surtout Tchaïkovski (*Souvenirs de Florence*).

Du tissu brahmsien complexe à la fois introspectif et très dense, les 6 solistes atteignent et nourrissent une vision

rarement claire, à l'intonation étonnamment heurtée qui manque souvent de fluidité. On sait combien documentaires nombreux à l'appui, le son Stradivarius et ses soit disantes qualités supérieures voire transcendantes relèvent d'une vue de l'esprit, du mythe plutôt que de la réalité objective d'un phénomène scientifiquement quantifiable.

Or l'engagement à défaut de la cohérente synchronicité est bien souverain dans ce programme aux multiples vertus sonores. Même velléités de fusion chantante aux éclairs intimes et pépites mélodiques dans *Souvenirs de Florence* : malgré une irrésistible séduction mélodique- qui assure le surgissement d'une nostalgie apaisée, la partition ne cache en rien cependant la nature angoissée et terriblement inquiète de Piotr Ilyitch. Le concert de ce 16 août sensuellement caressé par les timbres inspirés quoique souvent imprécis des 6 Stradivarius, l'a bien démontré.

**COMME PILIER DE SON ACADEMIE
DE DIRECTION, le GSTAAD
MENUHIN Festival dispose d'un
orchestre maison de premier
plan**



L'ACADEMIE DE DIRECTION D'ORCHESTRE... Aucun doute, Gstaad poursuit dans la diversité d'une offre équilibrée, cette attention spécifique aux cordes, révérence renouvelée au violon de son fondateur historique Yehudi Menuhin. Vendredi 18 août

2017, autre lieu, autre concert, sous la tente, magnifique emblème à triples pointes sommitales du Gstaad moderne: des 12 jeunes maestros ayant suivi le coaching intensif du maître **Jaap Von Zweden**, finalement 7 dirigent lors de la finale avec orchestre. Beaucoup sont techniquement déjà très précis, peu savent fusionner la souplesse éloquente des intentions à une gestuelle métronomique et rythmique impeccable. Parmi nos préférés plus convaincants par une maîtrise qui s'autorise l'apparence de l'abandon mais maîtres d'une belle communication avec les plus de 80 musiciens, citons les très prometteurs : **GONZALO FARIAS** (Chili), l'autrichienne **KATHARINA WINCOR** qui a remporté le prix : geste sobre, économe d'une belle fluidité qui incite à l'intériorité.



Enfin les deux coréens en lice, deux passionnantes sensibilités pour le moins, qui méritaient légitimement d'être présents ce soir sous la tente : la très subtile **HOLLY CHOE** dont le galbe de la baguette saisit immédiatement autant que le nerf vif, incisif de son compatriote **HEE-BEOM JEON** captivé par son sens affûté du relief, sa fougue virile et cravachée. A la première revenait la gestion tout en finesse de la valse de la 5ème de Tchaïkovski (scintillement instrumental), au second, l'énergie de conquête qui doit emporter la fièvre de l'ultime séquence, forme transfigurée d'une marche finale. Répondant à la personnalité des candidats où l'on regrette que pas un français ne soit présent, s'affirme le feu collectif de l'orchestre du festival, somptueuse phalange composée des meilleurs instrumentistes issus d'un noyau primitif des orchestres suisses de Bâle et de Bern.



La présence de cet orchestre festivalier concourt grandement au succès de cette académie de direction d'orchestre à Gstaad.

Son implication, sa volonté, son entrain (emmené par le premier violon d'origine roumaine « Vlad ») est un point crucial du festival estival de Gstaad.



D'ailleurs les festivaliers familiers et adeptes ont immédiatement mesuré les progrès parcourus par l'orchestre : une sonorité éloquente, une fièvre collective prête à en découdre, une interactivité immédiate pour qui savait les stimuler. Au final, après une séquence riche en sensibilités maîtrisées, très efficacement pilotées par le pédagogue Zweden, les jeunes femmes et jeunes hommes prétendants au Prix Neeme Järvi (du nom de l'ancien chef ayant dirigé cette académie de direction d'orchestre) ont offert une synthèse passionnante de ce qu'est le travail d'un chef et d'un orchestre : empathie voire charisme, précision et clarté, sensibilité et intention... Tout passe par le geste et le regard, l'anticipation et la réactivité. En cela, la Gstaad Conducting Academy propose une expérience captivante, évidemment pour les candidats académiciens, pour le public aussi, venu assister à l'émergence et l'affirmation d'un

tempérament fédérateur. Au terme du concert, le jury désigné a distingué deux baguettes parmi les 7 : celles de Katharina Wincor (Autriche), et de **Petr Popelka** (République tchèque). [LIRE aussi notre dépêche « Palmarès du Neeme Järvi Prize 2017, Gstaad Menuhin Festival & Academy »...](#)

Prochain compte rendu, concert du 19 août 2017 sous la tente : Zweden / Gabetta / GF0 (Ravel, Lalo, Tchaïkovski).



AGENDA : 3 concerts événements à GSTAAD 2017

Prochains concerts événements à GSTAAD (jusqu'au 2 septembre 2017). 3 programmes s'annoncent absolument incontournables à GSTAAD : **Evgueny KISSIN** dans le Concerto n°2 de Bartok sous la direction de Antonio Pappano (et l'Orchestre de l'Academie Santa Cecilia Roma) **le samedi 26 août (Tente, 19h30)** ; le programme en création mondiale (suivi d'un enregistrement chez DECCA) : [« Dolce Duello » réunissant les deux tempéraments superlatifs de la violoncelliste Sol GABETTA et de la mezzo Cecilia BARTOLI \(airs d'opéras, dimanche 31 août, église de Saanen,](#)



[19h30](#)) ; enfin la version de concert d'**AIDA de Verdi**, sous la tente de Gstaad, **le 1er septembre 2017 à 19h30**, avec Francesco Meli (remplaçant Roberto Alagna initialement programmé), Kristin Lewis (Aida), Anita Rachvelishvili (Amnérís)... sous la direction de Gianandrea Noseda et le LSO London Symphony Orchestra. Ajoutons que le pianiste Evgeny Kissin publie un nouvel album fin août 2017, marquant son grand retour chez Deutsche Grammophon (Sonates et Variations de LV Beethoven : « CLIC » de CLASSIQUENEWS de la rentrée 2017 / grande critique à venir le 25 août) dans le mag cd dvd livres de classiquenews.

[+ D'INFOS et RESERVATIONS sur le site du Festival Menuhin à GSTAAD \(Suisse\)](#)

Illustrations : Jeunes chefs académiciens de la Conducting Academy GSTAAD 2017 : © Eve Kohler / Conférence de presse Neeme Järvi Prize GSTAAD 2017 en plein air : © Raphael Faux / pour le GSTAAD Menuhin festival & Academy 2017

Compte-rendu festivals 2017. Musique & Mémoire, les 29 et 30 juillet 2017. Résidence d'Alia Mens, année 2/3 : Jean-Sébastien Bach. Cantates, Messes, Concertos...

Compte-rendu festivals 2017. Musique & Mémoire, les 29 et 30 juillet 2017. Résidence d'Alia Mens, année 2/3 : Jean-Sébastien Bach. Cantates, Messes, Concertos... L'événement relève 2 défis : d'abord, confirmer la pertinence du geste de l'ensemble sur instruments d'époque Alia Mens chez Bach ; ce dans le prolongement du premier volet de la résidence offerte par le festival Musique & Mémoire en juillet 2016 ; ensuite confirmer la justesse d'un choix de programmation du dit festival : offrir à une jeune ensemble en émergence, les conditions idéales pour approfondir son approche des répertoires, ajuster ses fonctionnements, approfondir et ciseler sonorité et style, tester, expérimenter, oser toujours, voir plus loin. Ici le temps est cultivé, préservé, quand ailleurs la notion de résidence n'existe pas ou est galvaudé pour un vague cycle de concerts. Ici l'engagement



signifie durée : chaque résidence dure 3 années. Rien de moins. Dans le cas d'Alia Mens, les festivaliers ont suivi l'avancée d'un geste artistique de plus en plus sûr, convaincant, enthousiasmant.

ALIA MENS : DE L'ÉMERGENCE A L'ACCOMPLISSEMENT



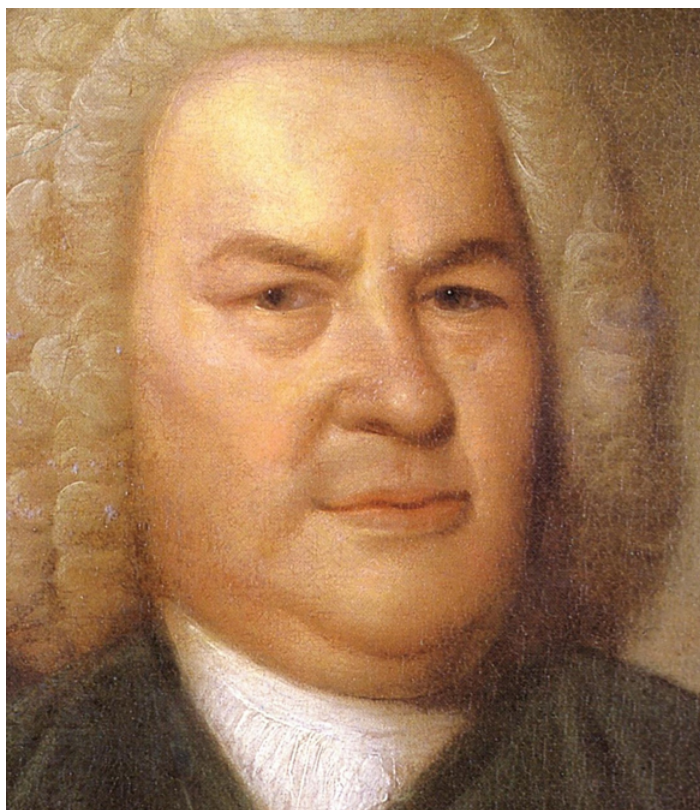
Pour Alia Mens (l'autre esprit), s'agissant de Jean-Sébastien Bach, la barre est plutôt très élevée. Après s'être pour nous dévoilé dans un programme suivi d'un cd récemment paru ([Cantates de Weimar, édité par PARATY, CLIC de classiquenews de mai 2017](#)), intitulé "[La Cité Céleste](#)", lui-même créé, rodé dans le cadre de son année 1 à Musique et Mémoire, Alia Mens confirme lors des deux concerts présentés en création cet été (29 puis 30 juillet 2017), une évidente compréhension naturelle et organique de la musique du Cantor de Leipzig. A la justesse de l'interprétation,

en une profondeur grave inédite, se joint l'intelligence dans la conception même de chaque programme.

Le 29 juillet, place à la célébration de la Réforme / « Soli Deo Gloria » / pour la seule gloire de Dieu, emblème

autographe inscrit comme une signature sur les manuscrit de Jean-Sébastien (anniversaire particulièrement fêté de l'autre côté du Rhin en 2017), avec 2 cantates (« Mit Fried und Freud » BWV 125 de 1725, et « Ein' Feste Burg... » BWV 80 de 1724)) parmi les mieux contrastées et les plus profondes jamais écrites que Olivier Spilmont, directeur et fondateur de l'ensemble, a choisi d'encadrer par des extraits de la Missa Brevis (BWV233) : Gloria gorgé de vitalité irradiante en ouverture et Cum Sancto Spirito, acte final lui-même inscrit dans la révélation d'une ferveur de plus en plus assurée, ciselée, extatique, réjouie. Entre les deux massifs de pure jubilation, que de maîtrise architecturée, de respirations accordées, avec un sens naturel des jeux de timbres (on n'oubliera pas la confrontation des cordes bondissantes et dramatiques avec l'ardeur des bois et des vents (flûte et hautbois fusionnés, dialoguant avec une suavité qu'il est difficile d'entendre réellement chez Bach). Le chef porte l'édifice entier avec un allant permanent, conférant à la musique, une motricité continue ; rythme pointé, constructif, producteur d'expressivité comme de poésie. On est à 1000 lieues des réalisations soit métriquement justes mais sèches, soit hautement virtuoses mais exclusivement démonstratives. L'épaisseur qu'y apporte Olivier Splimont, une gravité permanente, la sincérité d'un geste qui témoigne de son propre ravissement, inspirent ici tout le collectif réuni autour de lui. Cette lecture de JS Bach vaut nouvelle exploration : elle dévoile en réalité ce qui fait le sens même de la spiritualité et de la conscience en musique. Geste habité, clarté de l'architecture, vérité de l'intention.

BACH CÉLESTE ET HUMAIN... On a peu écouté Bach ainsi incarné, aussi subtilement charpenté. Alia Mens porte bien son nom : « l'autre esprit ». Un pur esprit habite chaque mesure, rétablit sa connexion avec l'expérience humaine et l'aspiration vers les sphères. Olivier Spilmont semble éclairer de l'intérieur les puissantes architectures et les perspectives inouïes que recèle l'écriture pour qui



sait la comprendre la mécanique souveraine, et en dérouler la prodigieuse marqueterie musicale et spirituelle.

Cela palpite et s'incarne dans un jeu de contrastes et de d'associations instrumentales, irrésistible. Une telle évidence dans le jeu, une telle intensité dans l'intention donnent l'impression que la musique se crée à mesure qu'elle est jouée. Impression enivrante qui atteste d'une intelligence de jeu. Le résultat saisit par sa force poétique, sa pulsion inextinguible et conquérante, son urgence aussi qui se dévoile à mesure que le temps musical se déroule : la musique devient monde, espace et temps à la fois, opéra et musique pure. Intention, sens. Conscience. Une telle intelligence chez Bach saisit et marque définitivement l'histoire exploratrice du festival laboratoire dans les Vosges du Sud. Olivier Splimont n'exprime pas tant la gravité chez Bach mais l'exigence que la perfection de sa musique nous impose. Exigence et ivresse du sens qui l'inspire.



CONCERTOS EN URGENCE... Même sentiment et confirmation des affinités entre le chef d'Alia Mens et les univers en constellation d'un Bach universel et génial, la seconde soirée, celle du dimanche 30 juillet 2017, réactive les mêmes arguments et qualités expressives mais dans le registre profane et concertant. D'aucun pensent les Brandebourgeois (ici n°1 et 3) pour des œuvres rien que virtuoses et rythmiquement palpitantes, en réalité il y croît toute une activité souterraine, organiquement harmonieuse, secrètement éloquente dont Olivier Spilmont semble détenir le sens profond et caché. Toute sa direction tend vers ce geste prophétique d'une pensée incarnée dont la direction et le regard sont en connexion avec les sphères. Il y a du Promothée dans ce geste de bâtisseur et de poète qui relit Bach comme personne aujourd'hui. La révélation d'une affinité est donc totale cet été à Musique et Mémoire.

Et si parfois la conception semble tendue (manque de temps pour des répétitions très denses), que d'éléments en articulation, en couleurs, en accents, tous porteurs d'une intention supérieure, le chef a encore à nous faire entendre /

comprendre.



Le cas des Brandebourgeois est très clair, révélateur de cette matrice flamboyante dont Olivier Spilmon sait réorganiser le mouvement, serviteur lui-même d'une idée souveraine inscrite dans une intelligence active que la direction tend à rendre explicite. Dans cet éclectisme synthétique où

les styles germanique, allemand, italien, français... fusionnent, s'exaltent, se métamorphosent, l'approche nous paraît davantage évidente par sa force charpentée : une clairvoyance très construite, où à travers le jeu des styles, le dialogue entre les instruments (cors et hautbois), souvent surenchères (un rien trop accentuées du côté des hanches), resplendit l'appétence de Bach pour la diversité formelle, encore et toujours la construction, le jeu des formes, l'hyperactivité des perspectives, l'architecture musicale, tours, tourelles, amoncellement et modénatures, galeries, portiques, perspectives à l'infini, une vision de ... la cité céleste (cf. leur premier cd chez Paraty). « Les cors semblent s'inviter dans un salon », selon les propres mots du chef... mais au-delà du plaisir d'une dramaturgie purement instrumentale, – où le délire, la frénésie, l'humour ravageur s'imposent aussi, on détecte chez Bach – grâce à l'ivresse maîtrisée du chef, ce goût de l'exacerbation créative qui inspire le compositeur dans l'écriture pour tel ou tel instrument, jusqu'à pousser ses dernières limites au bout des contraintes techniques : jeu, facétie, expérimentation.

Quelle finesse de conception de finir ce programme marqué par la virtuosité, par la suprême élégance d'une danse française

que Bach pense comme l'aurait écrite Rameau lui-même : rien n'atteint la pure poésie, tension et abandon, raffinement et légèreté, badinerie et nostalgie du Menuet concluant le Concerto n°1 (BWV 1046). Le rythme danse et pense. La musique réorganise le monde et rétablit les équilibres de la grande mécanique céleste. La musique s'électrise, feu, énergie, révélation. Comme si la mathématique de Bach soudainement avait perçu, ressenti le mystère fascinant des rouages célestes qui pilotent l'univers. Olivier Spilmont nous parle cette langue. Nouveau Prométhée dans les traces d'Harnoncourt, de Bruggen, de Leonhardt (ses maîtres et modèles). La découverte de ce Bach demeure foudroyante. A Fabrice Creux directeur de musique et mémoire le mérite d'avoir su mesurer l'exceptionnel potentiel de Alia Mens et la vision de son chef ainsi investi.

MUSIQUE ET MÉMOIRE : MODÈLE UNIQUE EN FRANCE D'UN FESTIVAL EXEMPLAIRE, LABORATOIRE ET PÉPINIÈRE

De la part du Festival, et de son directeur **Fabrice Creux**, le fonctionnement des résidences d'artistes ainsi réalisées sur une durée de 3 ans, porte ses fruits ; l'attente des festivaliers est récompensée face à de telles explorations voire accomplissements sonores. D'année en année, la maturité artistique et l'intelligence des intentions se précisent et s'enrichissent : au public de plus en plus curieux, le plaisir de suivre les jalons d'une vérité qui se fait jour. A Musique & Mémoire, grâce au risque assumé artistiquement, et l'implication exemplaire des artistes et ensembles invités, le spectateur a le sentiment de vivre en 2017, ce qui se passait à l'époque des premiers faiseurs de rêve, ces défricheurs, nouveaux explorateurs de continents musicaux à conquérir, quand il y a 40 ans, la Révolution



baroqueuse savait cultiver non sans grâce et âpreté, la culture de l'expérimentation, le risque du défrichage. Quand beaucoup de festivals préfèrent le confortable et le déjà connu, Musique & Mémoire sème le défi du dépassement, les vertiges de l'expérimentation, l'émulation qui naît des « premières »... Ici, Olivier Spilmont dirige pour la première fois, des effectifs aussi importants (33 instrumentistes et chanteurs sur scène pour le programme donné en création, dédié à l'Anniversaire de la Réforme). Ce goût de tous les paris produit souvent l'exceptionnel et l'inespéré. Ce n'est pas la réussite des [Timbres, – autre ensemble en résidence \(VOIR notre reportage de l'ensemble Les Timbres 2015, De Proserpine de Lully au carnaval baroque des animaux...\)](#) qui démentira ce que nous ont offert les 29 et 30 juillet derniers Alia Mens et Olivier Splimont.

CAP EN 2018 POUR LES 25 ANS ! Et ce n'est pas le programme qui s'annoncera bientôt pour 2018 qui fera rupture avec de tels accomplissements. Programmation à suivre sur CLASSIQUENEWS (édition événement car il s'agit des 25 ans du premier Festival de musique ancienne et baroque dans les Vosges du Sud). Et pour tous ceux qui souhaitent découvrir ou retrouver le son et l'engagement d'[Alia Mens chez Jean-Sébastien Bach, le disque récemment édité par PARATY, « La Cité céleste »](#) saura combler vos espérances (LIRE ici notre critique complète du cd La Cité céleste). Alia Mens dans Bach : voilà une promesse de concert qu'il ne faut pas manquer. A suivre.

Compte-rendu, festivals été 2017. Musique & Mémoire, les 29 et 30 juillet 2017. Résidence d'Alia Mens, année 2/3 : Jean-Sébastien Bach. Olivier Spilmont, direction.

Samedi 29 juillet, 21 h

Basilique Saint-Pierre de Luxeuil-les-Bains

Soli Deo Gloria

Un office pour l'anniversaire de la Réforme

Kyrie et Gloria – Missa brevis BWV 233

Cantate Mit Fried und Freud BWV 125, 1725 (pour la fête de la Purification)

Cantate Ein' feste Burg ist unser Gott BWV 80, 1724 (pour la fête de la Réforme)

Cum Sancto Spiritu – Missa brevis BWV 233

Alia Mens

Jenny Högström, soprano

Marie Frédérique Girod, soprano

Cécile Achille, soprano

Pascal Bertin, alto

Damien Ferrante, alto

Anaïs Bertrand, alto

Dàvid Szigetvàri, ténor

Stéphen Collardelle, ténor

Pierre Perny, ténor

Victor Sicard, basse

Geoffroy Buffière, basse

René Ramos Premier, basse

Stéphanie Paulet, premier violon,

Fiona Emilie Poupard, violon

Varoujan Doneyan, violon

Stephan Dudermel, second violon

Benjamin Lescoat, violon

Simon Heyerick, alto

Myriam Mahnane, alto

Jérôme Vidaller, violoncelle

Ronan Kernoa, violoncelle

Christian Staude, contrebasse

Niels Coppalle, basson

Anna Besson, traverso

Laura Duthuillé, hautbois

Vincent Blanchard, hautbois
Nathalie Petibon, hautbois
Jeroen Billiet, cor
Yannick Maillet, cor
Eulalie Poinsignon, orgue positif
Olivier Spilmont, direction

Dimanche 30 juillet, 21 h
Basilique Saint-Pierre de Luxeuil-les-Bains
Collegium musicum II
Concerto Brandebourgeois n°1 en fa majeur BWV 1046
Concerto pour 2 violons en ré mineur BWV 1043
Concerto Brandebourgeois n°3 en sol majeur BWV 1048

Alia Mens
Stéphanie Paulet, premier violon et violon piccolo
Stéphan Dudermel, violon
Fiona Emilie Poupard, violon
Varoujan Doneyan, violon
Benjamin Lescoat , violon
Simon Heyerick, alto
Myriam Mahnane, alto
Jérôme Vidaller, violoncelle
Ronan Kernoa, violoncelle
Nils de Dinechin, violoncelle
Christian Staude, contrebasse
Niels Coppalle, basson
Vincent Blanchard, hautbois
Laura Duthuillé, hautbois
Nathalie Petibon, hautbois
Jeroen Billiet, cor
Yannick Maillet, cor
Eulalie Poinsignon, orgue positif et clavecin
Olivier Spilmont, clavecin et direction

Illustrations : Olivier Spilmont dirige Alia Mens à Musique et

Compte-rendu, festivals. Saintes, Abbaye aux dames, samedi 15 juillet 2017, deux derniers concerts : Ambassadeurs, Arod

Les deux derniers concerts du 15 juillet sous la voûte de l'Abbaye aux Dames renseignent sur l'écart artistique désormais propre au festival en Saintonge : du baroque au romantisme (et même cette année jusqu'à Schnittke, chanté pour la première fois par le Collegium Gent).

D'abord concert à 19h30. Portés par la recherche d'un son nouveau lui même habité par un sens inouï de l'articulation, les instrumentistes des **Ambassadeurs** relisent les partitions avec une minutie nerveuse : c'est d'abord trois mises en bouche virtuoses (Sammartini, Tartini, Vivaldi) qui démontrent l'agilité de chacun, en particulier la flûte pyrotechnique du leader **Alexis Kossenko**: souci de la ligne et des phrasés, respiration et précision ne sont pas chez lui de vains mots.

Le défi monte d'un cran avec Jean-Sébastien Bach. Dans les 3 Concertos Brandebourgeois (n°3, 4 et 5) cependant, la performance tourne parfois à vide, l'extrême agilité et ce souci du détail (premier violon rien que scrupuleux) diluant souvent la perception de l'architecture comme de l'intention globale.

Brio des Ambassadeurs, jeunesse ardente des Arod



Mais il serait assurément injuste de boudier notre bonheur tant l'extrême entrain et la permanente motricité du groupe instrumental s'implique dans l'expressivité comme le rebond :

dans des gestes prestes et des mains ondulantes, le chef flûtiste dessine des arabesques inspirantes pour ces troupes totalement inféodées à sa direction plus que chantournée.

Même si cette première à Saintes demeure intéressante par son acuité et son ambition instrumentale (les Brandebourgeois n'avaient pas été donnés sous la voûte abbatiale), la performance n'atteint pas la somptueuse nostalgie, ni la fluidité énergique de Goebel et du Concerto Koln.

Plus tard dans la soirée à 22h, place est faite à un **très jeune Quatuor français, les Arod**. En vérité tout s'enchaîne sans pause car le concert des Ambassadeurs étant retransmis en direct à la radio, des temps de réglage et un claquage de cordes (premier alto) a retardé toute la session, de sorte que les Arod réalisent leur 3 ème et dernier Quatuor (Mendelssohn) à une heure bien avancée de la nuit, ce qui n'est pas sans affecter leur jeu global.



Mais tout commence d'abord avec précision et facétie dans le Haydn (opus 33 n°2, 1781). Puis gagne en épaisseur et en gravité parfois âpre dans l'admirable Quatuor de Beethoven (opus 59 n°2). Il est tard et il fait chaud dans la salle que le souffle du public rend moite. De sorte qu'après un énième réglage de l'alto, le Mendelssohn (opus 44 n°2, Leipzig, 1837)) pourtant d'une clarté suractive, passionnelle certes, mais d'une remarquable lisibilité contrapuntique, sonne brumeux et opaque. Toute la charge inquiète et grave qui sous-tend la construction du premier comme du dernier mouvement est à peine explicitée. Dommage.

C'est le moins percutant des volets d'un triptyque par

ailleurs efficace par son propos premier : révéler la sonorité et la grande cohésion d'un nouveau quatuor français. Très jeunes les Arod (pas encore trentenaires ou tout juste) frappent d'emblée, par cette union sensible, force et éloquence, où brille la ligne ardente, fruitée du premier violon (Jordan Victoria). A suivre désormais.

Compte-rendu, festivals. Saintes, Abbaye aux dames, samedi 15 juillet 2017. Concert de 19h30 : Giovanni Battista Sammartini (vers 1700-1775) : concerto pour flûte à bec en fa majeur, Giuseppe Tartini (1693-1770) : concerto pour flûte en sol majeur, Antonio Vivaldi (1678-1741) : concerto pour flautino en sol majeur RV 443, Johann Sebastian Bach (1685-1750) : concertos brandebourgeois (concerto n°5 en ré majeur BWV 1050; concerto n°3 en sol majeur BWV 1048; concerto n°4 en sol majeur BWV 1049). Ensemble Les Ambassadeurs, Alexis Kossenko, flûte et direction. Concert de 22h : Quatuor Arod. Haydn, Beethoven, Mendelssohn

Illustrations : Festival de Saintes 2017 / © Michel Garnier

Compte rendu, festivals. SAINTES, le 15 juillet 2017. Deux premiers concerts à l'Abbaye aux Dames : Vox Luminis / JOA, Philippe Herreweghe, direction.



Compte rendu, festivals. SAINTES, le 15 juillet 2017. Deux premiers concerts à l'Abbaye aux Dames : Vox Luminis / JOA, Philippe Herreweghe, direction. Le festival de Saintes montre à nouveau cette année son ouverture vers tous les répertoires : foyer essentiel de l'interprétation baroque certes où brille Bach principalement (ce depuis des lustres) mais aussi comme conquête pas moins passionnante

vers les grands Romantiques et dans toutes les formes : en cette journée typique, comptant 4 concerts importants (samedi 15 juillet, à 12h30, 16h30, 19h30 puis 22h, tous dans l'église abbatiale), les festivaliers peuvent écouter Tchaïkovski (celui chorégraphique le plus célèbre comme l'immense symphoniste), et en fin de journée, à la nuit tombée, un attachant concert de musique de chambre combinant Haydn Beethoven, Mendelssohn (par le jeune Quatuor Arod).

A la recherche du son le plus investi et le plus juste, soucieux de servir les manuscrits les plus authentiques, dans une interprétation historiquement informée, le festival de Saintes se réinvente chaque année, tout en élargissant les voies du défrichement et ne sacrifiant rien à la probité du

geste musical.

Ce dernier passe surtout par la maîtrise des instruments d'époque dont aujourd'hui les jeunes instrumentes du JOA JEUNE ORCHESTRE DE L'ABBAYE constituent le fleuron actuel : rien n'égale la subtile caractérisation des timbres produits par les instruments anciens... Le concert de 16h30 en atteste définitivement (lire ci après).

Deux premiers concerts à l'Abbaye aux Dames :

**diseurs sacrés, jubilation
instrumentale**

**(Vox Luminis et le JOA /
Philippe Herreweghe)**

12h30 : Concert « La Dynastie Bach, 100 ans de motets ».

Le premier concert à permis de mesurer une autre finesse partagée nourrie à l'échelle du collectif, celle des chanteurs de **Vox Luminis** qui, fidèles au lieu qui les aura révélés, accompagnés, stimulés, proposent



aux festivaliers fidèles partisans, et présents dès leur premiers concert saints, un programme fervent et doloriste réunissant les ancêtres de Jean-Sébastien Bach ; motets introspectif où le croyant s'adressant à Jésus semble mesurer l'étendue de sa solitude, de son errance face à la mort. Les chanteurs véritables diseurs en ce qu'ils savent colorer chaque phrase, chaque mot, par une intention juste, réalisent une véritable communion individuelle, un théâtre sensible qui captive par d'innombrables nuances dans le sentiment de déploration, d'exhortation, de compassion, de terrifiante ou sereine voire joyeuse sérénité. Le génie de Bach a pu naître grâce aussi à cette filiation familiale qui restitue dans son propre cheminement musical, le poids, le modèle, la voie tracée avant lui par ces augustes prédécesseurs.

Déjà enregistré mais avec l'intégration de pièces de Bach lui-même, le programme ne réunit ici que ses aînés :Hohann et Johann Michael sans omettre Johann Christoph pour le XVII^e ; Johann Ludwig , à la charnière des XVII^e et XVIII^e.

S'y précise et s'affirme une esthétique de la prière et de l'imploration de plus en plus souple et théâtralisée, du piétisme allégorique au sentimentalisme le plus ciselé. C'est aussi pour les partenaires de Lionel Meunier, baryton et leader du groupe, la preuve d'une continuité dans l'excellence, une manière de dire aux spectateurs et à ceux qui les suivent depuis leurs débuts : non, nous n'avons pas perdu la première maîtrise qui fut la nôtre au service du verbe, soucieux de la poétique incarnée du texte dont chaque mot, chaque virgule et évidemment chaque silence, compte.

Aujourd'hui Vox Luminis est bien l'un des rares à réussir ce répertoire avec autant de sobriété et de sincérité, d'intime cohésion, d'impact linguistique. Classiquenews a souligné la maturité lumineuse voire éblouissante de l'ensemble belge lors de la parution de son dernier cd, dédié à [JS BACH, « Actus tragicus », auquel la Rédaction a décerné le convoité CLIC de classiquenews \(novembre 2016\).](#)

A 16h30, même lieu mais programme différent en un grand écart chronologique qui déplace le curseur musical jusqu'à... Tchaïkovski. Surprenant et captivante immersion dans le raffinement orchestral le plus suave et coloré qui soit ; d'abord : Suite de Casse Noisette. La réalisation accrédite encore l'engagement de la Cité musicale en faveur des instruments historique. Sous la direction de **Philippe Herreweghe** qui en a conçu et amorcé les premières manifestations, le travail s'avère aussi éloquent, riche que juste. L'approche permet une relecture des oeuvres qui s'apparente à une redécouverte de chacune. Elle engendre une sonorité et un nuancier instrumental inoubliables pour qui s'en rend perceptif : elle suppose aussi une nouvelle écoute dont les festivaliers se montrent de plus en plus friands.

Voilà qui explique le formidable succès du **JOA, – Jeune Orchestre de l'Abbaye**, phalange emblématique de la Cité musicale à Saintes, foyer de recherche, de pratique expérimentale... La Suite est une jubilation continue de saveurs instrumentales et de timbres précisément énoncés, dans des jeux d'équilibres réjouissants ; leur vitalité renforce l'irrésistible invention du Tchaïkovsky chorégraphe (Danse des Mirlitons, sans omettre la sublime Valse des fleurs, enivrée, aérienne, échevelée, qui clôt le cycle).

VERTUS DES INSTRUMENTS D'EPOQUE

Par « Petite Russie », le jeune Tchaïkovski, récent symphoniste, désigne l'Ukraine. Conçue dès l'été 1872, **la Symphonie n°2** touche autant par sa construction serrée, son déroulé contrasté que son orchestration aussi raffinée que mordante. Un terreau idéal pour les talents multiples du JOA. Le compositeur trentenaire passe alors un séjour chez ses cousins Devyдов, propriétaires d'un vaste domaine en Ukraine. Même s'il demeure très proche de l'esprit populaire, en cela très inspiré par les motifs du folklore russe, Tchaïkovski raffine l'écriture par un sentiment de noblesse et un souffle déjà sombre et grave dès le sublime solo de cor qui ouvre le portique orchestral. Rapidement emporté (Allegro qui suit immédiatement dans le premier mouvement) par un sentiment d'une irrépressible volonté, le déroulement affirme ici une énergie et une frénésie même (véritable fureur des cordes), plus rare dans les Symphonies suivantes.

Le second épisode, – Andantino marziale, est un schéma utilisé par la suite qui contraste par sa marche fédératrice ; l'écriture semble par son rythme maîtrisé, reconstruire l'équilibre psychique précédemment survolté. La raison s'organise et la sérénité recouvrée s'achève dans le murmure et le mystère.



Tout Tchaïkovski est là, dans cette versatilité constante, cette pulsation qui déroule une prodigieuse langue à la fois éperdue et tragique, tendre et révoltée. L'écriture et l'orchestration sont somptueuses, permettant à l'orchestre de démontrer non pas tant sa haute technicité, – de cela, le JOA incarne à présent un standard plutôt élevé, que la justesse des

intonations : tout ici brûle d'une lave musicale frémissante et palpitante que les timbres si fins et si subtilement

caractérisés des instruments historiques, colorent d'une singulière et mémorable façon. Les bois sont ronds et pétulants ; les cuivres, d'une majesté ensorcelante ; les cordes, trépidantes, bondissantes, nerveuses, précises, gorgées d'amertume comme d'espérance intacte.

Le souci d'articulation, la volonté du sens surtout affirment le geste de Philippe Herreweghe dont *classiquenews* a loué précédemment son [sublime cd dédié à Brahms \(avec l'Orchestre des Champs-Élysées : Symphonie n°4\), à la fois dramatique, profond, formidablement détaillé sur le plan instrumental \(CLIC de CLASSIQUENEWS de juin 2017 : lire notre critique complète ici\).](#)

On retiendra aussi dans le 3^e mouvement (Finale – Moderato assai – Allegro vivo) l'imbrication très subtile des cuivres, d'une inflexible et constante véhémence (expression du fatum de plus en plus prenant), avec le chant plus insouciant des cordes, inspiré par un matériau populaire de « petite Russie ». Trouble et inquiet jusqu'à l'ivresse, le jeune Tchaïkovski Symphoniste ne finit pas de fasciner par sa profonde compréhension des ressorts cachés, contradictoires pourtant exaltants de la psyché.

C'est à Saintes, lors de ses sessions symphoniques sous la voûte abbatiale que l'on peut mesurer l'apport des instruments historiques et la pratique instrumentale que les jeunes interprètes apprennent ici. On espère demain pouvoir réécouter encore une tel accomplissement au disque ; certes formation « éphémère » puisque chaque session du JOA se recompose à chaque saison de nouveaux jeunes instrumentistes, l'Orchestre mérite absolument d'être gratifié par un disque, et ses avancées « validées » par un enregistrement. Fondé il y a 20 ans,



depuis une décennie, à force d'assiduité et de ténacité sur la durée, le JOA démontre une maestria enivrante qui s'affirme telle l'un des apports les plus importants du monde de l'interprétation musicale actuelle. On s'étonne même que les orchestres dits « modernes » ne s'intéressent pas davantage à cette révolution du milieu symphonique et orchestral en France. Aujourd'hui, le profil d'un musicien d'orchestre, se doit d'être polyvalent, sachant et jouer sur instrument moderne et sur instrument d'époque. Demain, les orchestres importants s'appuieront sur un noyau constitué d'interprètes doublement talentueux. La richesse de l'offre musicale en dépend, comme la culture et la sensibilité de l'interprète, ...comme la satisfaction du spectateur dont la curiosité et les attentes ne cessent de se confirmer. Avec la dextérité à 360 degrés des jeunes instrumentistes se joue aussi le renouvellement des publics : car l'appétence des jeunes mélomanes se forme aussi pour ce goût émergent des sonorités historiques. A suivre.

Au soir du même jour, nous avons assisté aux concerts Tartini / JS Bach par les Ambassadeurs / Alexis Kossenko (19h30), puis le soir (à 22h) propice à cet ouverture vers des répertoires plus récents, vers les grands Romantiques, ainsi à 22h sous la même voûte, le récital du très jeune Quatuor français « Arod », dont c'était le premier concert à Saintes dans un programme Haydn, Beethoven, Mendelssohn... Comptes rendus à venir.

Compte-rendu, Festivals. FORMAT RAISINS, Prieuré de La Charité-sur-Loire, le 9 juillet 2017. « Huit », Chœur Arsys Bourgogne. Mihály Zeke, direction.

☒ **Compte rendu critique, festival. FORMAT RAISINS, la Charité sur Loire, Prieuré, le 9 juillet 2017. Chœurs Arsys Bourgogne. « Huit », JS Bach, Scelsi, Machuel. Mihály Zeke, direction.** Ce dimanche 9 juillet, le Prieuré de la Charité sur Loire, appelé aussi « La Cité du mot » accueille dans le cadre du festival Format Raisins, un concert de musique choral,... suivi selon la tradition bien connue des festivaliers, de la dégustation d'un vin local – parmi les 7 cépages des vins du Centre, qui sont associés ainsi au Festival depuis plusieurs années ; parfums, couleurs, saveurs envisagent un nuancier d'accents et de teintes dont les 8 chanteurs solistes du Chœur Arsys Bourgogne ont préalablement lors du concert de 17h, éclairci et explicité le vaste spectre.



Le programme est l'un des plus audacieux que nous ayons écouté, dont les enchaînements entre JS Bach et Scelsi, indiquent la prise de risque assumée et le désir de partager une expérience inédite. La succession précise aussi de la part du nouveau chef d'Arsys, Mihály Zeke, un sens rare des réponses et des dialogues entre les pièces : le déroulement des séquences cultive ainsi tout un réseau de résonances, de correspondances qui renforcent la cohésion musicale : ici, l'appel exprimé par le Machuel (Kyrie / Psaume 50 opus 25 de 2003) trouve sa résonance conciliatrice dans le Bach qui suit immédiatement : ainsi quand le ténor Martin Candela, à la prosodie parfaite, exhorte « Rends moi le son de la joie et de la fête », le Motet du Cantor à Leipzig qui suit immédiatement (Der Geist hilft unser Schwachheit auf, BWV 226 – 1729), à la fois laudatif et célébratif, exauce les aspirations du Machuel. On passe d'une partition l'autre avec un rare esprit

de continuité poétique.

Alterner subtilement l'articulation et l'éloquence de Bach avec l'ombre énigmatique de Scelsi, relève d'un défi inouï pour le chanteur qui est le guide entre des mondes enchaînés pourtant musicalement plus que distincts: passer de l'allemand rythmique, qui exige flexibilité et articulation, sans omettre l'intériorité d'une foi constructive,... au travail sur la projection, la ligne vocale , l'infini du mystère le plus allusif... tels qu'ils s'affirment chez Giacinto Scelsi, exige une concentration constante, un parcours qui vécu et défendu par le corps entier, exige toutes les ressources disponibles ; avec en prime, le risque de dispositifs divers qui varient à de nombreuses reprises. Le chœur s'écarte de la frontalité du concert classique : il exploite l'ampleur du lieu, « osant » une disposition qui entoure les spectateurs.



Répartis en deux chœurs, placés de chaque côté du public, à l'avant (scène) et à l'arrière, les 8 solistes se mêlent, en duos recomposés, caractérisés : sopranos et basses ; ténors et altos féminins (Bach)... C'est un dispositif semé de risques mais déjà observé chez Monteverdi (Vespro) ou chez Bach et certains Baroques Français du XVII^e (Charpentier), – quand Les Arts Florissants et William Christie relèvent eux aussi le défi du mélange des timbres, créant une mosaïque sonore, aux scintillements picturaux, et tout un nuancier inédit.

Au Centre du public, le chef, pupitre parmi les spectateurs, dirige les 2 groupes de chanteurs, d'une main preste et précise, toujours soucieux du verbe. Un défi d'autant plus aigu dans les murs de la "Cité du mot".

✖ L'idée de tisser un parcours méditatif et expressif mais toujours magistralement intérieur, entre Bach et Scelsi s'avère saisissant : **Mihály Zeke** construit l'édifice choral à partir de 3 pièces majeures du compositeur italien : *Tre canti sacri* de 1958, chacune associée aux Motets de Bach ; soit Angelus qui ouvre le concert, puis Requiem (de loin la pièce la plus puissante et glaçante), enfin l'énigmatique et tendu, Gloria, à la fois électrique et étrange, qui referme le programme dans l'ombre et le questionnement au delà de la note et du mot. Dans une langue inouïe qui est souffle, respiration, frottements... Silence. Finalement Scelsi nous fait entrevoir l'infini invisible, éprouver l'aspiration de l'inconnu.

La sensation quasi organique du verbe incarné (r roulés, sons gutturaux, rauques, graves sépulcraux, entonnés comme des trompettes tibétaines...), ouvrent des gouffres inédits, façonnent une évocation fantomatique et concrète où les voix en accents ténus (demi-tons), aux harmonies primitives, réinventent la sonorité du lugubre et du recueillement le plus intime. Immédiatement le son devient espace, et l'espace,

temps d'une révélation suspendue. Avec d'autant plus de sourdes déflagrations qu'à l'extérieur, gronde et résonne le tonnerre d'un formidable orage ... un magicien au théâtre n'aurait pas créé meilleure spacialisation. Mémorable.

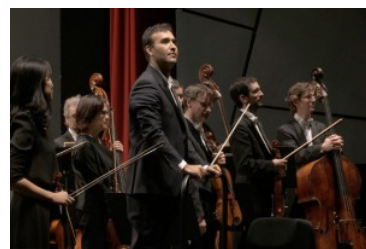
Compte rendu, Festivals. FORMAT RAISINS, Prieuré de La Charité-sur-Loire, le 9 juillet 2017. « Huit », Chœur Arsys Bourgogne. Mihály Zeke, direction.

G. Scelsi / Tre canti sacri : Angelus
Johann Sebastian Bach / Lobet den Herrn, alle Heiden BWV 230
Thierry Machuel / Psaume 50
J.S. Bach / Der Geist hilft unser Schwachheit auf BWV 226
J.S. Bach / Ich lasse dich nicht, du segnest mich denn BWV Anh
159
G. Scelsi / Tre canti sacri : Requiem
J.S. Bach / Komm, Jesu, komm BWV 229
J.S. Bach / Fürchte dich nicht, ich bin bei dir BWV 228
G. Scelsi / Tre canti sacri : Gloria

Illustrations : © Chœur Arsys / Mihály Zeke Conrad Schmitz / concert du 9 juillet 2017 © Céline Pourtier 2017 pour Format Raisins

REPORTAGE : Bruno Procopio et l'Orchestre National des Pays de la Loire (mars 2017)

REPORTAGE : Bruno Procopio et l'Orchestre National des Pays de la Loire – » Maestro transatlantique « : dans un portrait vidéo exclusif où les équipes de CLASSIQUENEWS le suivait de Paris à Rio, entre France et Brésil, ses deux pays de cœur, le jeune maestro **BRUNO PROCOPIO** ne cesse de défendre aujourd'hui l'interprétation des oeuvres symphoniques françaises, des Lumières au Romantisme selon l'esthétique historiquement informée ; sa connaissance des traités, sa pratique du clavecin dans les œuvres remontant au baroque, favorisent une approche d'une rare acuité expressive. En particulier auprès des orchestre sur instruments modernes : tenue d'archet spécifique, interprétation des ornements (souvent non indiqués sur les partitions), accents forts ou points d'appui... sont autant d'éléments d'une compréhension nouvelle qui enrichit considérablement la pratique comme la culture des instrumentistes en orchestre. **Pour preuve, cette expérience formatrice avec l'Orchestre National des Pays de la Loire, avec lequel Bruno Procopio, en une tournée de 7 dates en mars 2017 (7-13 mars 2017 en Pays de la Loire), dirigeait un programme entre Lumières et Romantisme, c'est à dire plusieurs pages emblématiques de l'évolution du goût parisien, de Rameau (Suite de Acanthe et Céphise, Chaconne de Castor et Pollux) et Mozart (Ballets Les Petits Riens, Concerto pour flûte et harpe, au fiévreux GOSSEC (Symphonie à 17 parties). Reportage vidéo © classiquenews.tv – Réalisation : Philippe-Alexandre**





LIRE aussi notre [compte rendu critique du concert PARIS à l'époque des Lumières : Rameau, Mozart et Gossec par l'ONPL et Bruno Procopio \(Angers, le 5 mars 2017\)](#)

VOIR aussi notre [portrait vidéo : BRUNO PROCOPIO, MAESTRO TRANSATLANTIQUE, de Paris à Rio \(octobre 2016\)](#)



PORTRAIT VIDEO : Bruno Procopio, maestro transatlantique. Transatlantique... telle est l'activité atypique et exemplaire d'un chef défricheur entre deux cultures, deux continents, deux esthétiques : né au Brésil, français de cœur et résident non loin de Paris, le jeune maestro Bruno Procopio cultive les richesses multiples de sa double culture. Entre France et Brésil, il sait faire dialoguer les accents de chaque nation, des deux côtés de l'Atlantique. Jouer les compositeurs français, Baroques et Romantiques à Rio de Janeiro ; jouer à Paris, Villa-Lobos et Jobim... au TCE, Théâtre des Champs Elysées. Maître des croisements féconds, porteur d'une singularité artistique visionnaire, Bruno Procopio dirige les orchestres sur instruments modernes au service de Rameau, Gossec, Méhul... Portrait d'un maestro transatlantique – grand reportage vidéo / Réalisation : Philippe Alexandre Pham © studio CLASSIQUENEWS 2017